

Tíngá

Revue Langues, Littératures, Arts et
Culture (2LAC)

ISSN : 3078-3992

Vol. 002, N° 01, juin 2025

Laboratoire Langues, Littératures et Développement (LaLD)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLESH)

Université de Kara (Togo)

Email du laboratoire : laldunivkara@gmail.com

Email de la revue : tiingalald@gmail.com

Site web de la revue : <http://revue-tinga.com>

Contacts : +228 92181969 / 90007145 / 90122337

Tííṅá

ISSN : 3078-3992



***Revue Langues, Littératures, Arts
et Culture (2LAC)***

VOLUME 002, N° 01, JUIN 2025

Revue semestrielle multilingue

Laboratoire Langues, Littératures et Développement (La.L.D)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLESH)

E-mail du laboratoire : laldunivkara@gmail.com

E-mail de la revue : tiingalald@gmail.com

Site web de la revue : <http://revue-tinga.com>

Contacts : (+228) 92181969 / 90007145 / 90122337

Université de Kara, TOGO

Editorial de la revue

La revue Tíŋá est une initiative du Laboratoire Langues, Littératures et Développement (LaLD), une structure de recherche affiliée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Kara (Togo) et dont les principaux axes sont, entre autres, les langues au service du développement, les littératures, civilisations et environnement, la linguistique et les disciplines connexes.

Tíŋá ("étoile" en langue kabiyè), est le symbole de la lumière, celle de la connaissance.

Le but de la revue Tíŋá est de recevoir, faire évaluer par les pairs et publier des articles scientifiques d'une originalité avérée, en versions imprimée et numérique.

Les disciplines couvertes par les publications de la revue Tíŋá sont, entre autres :

- ✓ les langues ;
- ✓ la littérature ;
- ✓ la linguistique et les disciplines connexes ;
- ✓ les arts et communication ;
- ✓ la culture.

Les parutions sont semestrielles, soit deux numéros par an, notamment en juin et en décembre de chaque année. Des numéros spéciaux sont possibles si nécessaire.

Avant d'être publié, tout article est préalablement soumis au logiciel anti-plagiat. A cet effet, aucun article ne peut être publié si son taux de plagiat est supérieur à 20%.

Les publications de la revue Tíŋá sont conformes aux dispositions du CAMES en la matière, notamment les normes éditoriales adoptées à Bamako en 2016.

Kara, le 13 septembre 2024
Professeur Laré KANTCHOA,
Directeur scientifique de la revue Tíŋá
Contacts : (+228) 90007145
e-mail : lkantchoa@yahoo.fr

Administration de la revue

Comité de rédaction

Directeur scientifique : Pr Laré KANTCHOA

(+228) 90007145

Directeur de publication : Dr Komi KPATCHA (Maître de Conférences)

(+228) 90271980

Rédacteur en chef : Dr Mimboabe BAKPA (Maître de Conférences)

(+228) 90994849

Secrétariat

Dr Essobozouwè AWIZOBA ((+228) 92181969)

Dr Assolissim HALOUBIYOU

Dr Yao TCHENDO

Dr Yoma TAKOUGNADI

Dr Djahéma GAWA ((+228) 90122337) / 99438983

M. Essoron AGNALA (secrétaire principal de la FLESH)

Comité de gestion

Pr Padabô KADOUZA, Doyen de la FLESH, université de Kara

Dr Balaïbaou KASSAN (Maître de Conférences), Directrice du Laboratoire

Dr Kemealo ADOKI (Maître-Assistante), Rapporteur du Laboratoire

Dr Tchilabalo ADI (Maître de Conférences), membre du Laboratoire

Dr Mawaya TAKAO (Maître de Conférences), membre du laboratoire

Dr Bawa KAMMANPOAL (Maître de Conférences), membre du Laboratoire

Mme Maguema BILAO, comptable de la FLESH

Comité scientifique et de lecture

Kossi Antoine AFELI, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Komla Messan NUBUKPO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Kokou Essodina PERE-KEWEZIMA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo;

Alou KEITA, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou ;

Bernard KABORE, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou ;

Laré KANTCHOA, Professeur titulaire, Université de Kara, Togo

Coffi SAMBIENI, Professeur titulaire, Université d'Abomey-Calavi ;

Akayaou Méterwa OURSO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Komlan E. ESSIZEWA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Minlipe M. GANGUE, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Améyo S. AWUKU, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Léa Marie-Laurence N'GORAN, Professeure Titulaire, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Tchaa PALI, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;
Gratien Gualbert ATINDOGE, Professeur Titulaire, Université de Buea, Cameroun ;
Abou NAPON, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso ;
Boussanlègue TCHABLE, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;
Larry AMIN, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;
Gregory SIMIRE, Professeur titulaire, Université de Lagos, Nigéria ;
Ataféi PEWISSI, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kodjo AFAGLA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Musanji N'GALASSO-MWATHA, Professeur titulaire, Université Michel de Montaigne- Bordeaux 3 ;
Akoété AMOUZOU, Professeur titulaire, Université de Kara, Togo ;
Flavien GBETO, Professeur titulaire, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Martin GBENOUGAN, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Charles Atiyihwe AWESSO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Bernard KABORE, Professeur titulaire, Université de Koudougou, Burkina Fasso ;
Koutchoukalo TCHASSIM, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kossi TITRIKOU, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Didier AMELA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kouméalo ANATE, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Balaïbaou KASSAN, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Komi KPATCHA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Mimboabe BAKPA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Palakyém MOUZOU, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Bawa KAMMANPOAL, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Baguissoga SATRA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Yentougla MOUTORE, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Essohouna TANANG, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Tchilabalo ADI, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kodjo Biava KLUTSE, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Panaewazibiou DADJA-TIOU, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kpatcha Essobozou AWESSO, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kokou AZAMEDE, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Koffi M. L. MOLLEY, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Charles Dossou LIGAN, Maître de conférences, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Idrissou ZIME YERIMA, Maître de conférences, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Gbandi ADOUNA, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Mawaya TAKAO, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Gnabana PIDABI, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo.

Normes rédactionnelles de la revue Tíngá

La revue Tíngá reçoit pour publication des contributions originales envoyées en version Word à l'adresse : tiingalald@gmail.com

Informations sur le ou (les) contributeur(s) (à la première page (en haut et centré)) :

NOM et prénom(s) de l'auteur ou des auteurs (le nom est en lettres capitales)

Institution d'appartenance (Université, Grande, Ecole, Institut, etc.)

Contact téléphonique :

E-mail :

Présentation des contributions

Volume : La taille du manuscrit est comprise entre 5000 et 8000 mots. Format : papier A4, Police : Times New Roman, Taille : 12, Interligne 1 pour les citations en retrait et 1,15 pour le reste du texte.

Les soulignement et mise en gras de quelque caractère que ce soit, dans le texte, ne sont pas acceptés.

Structure de l'article

La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, résumé en français, ~~mots~~ mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), développement articulé, conclusion, bibliographie.

Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : titre, prénom et nom de l'auteur, institution d'attache, adresse électronique, résumé en français, mots clés, Abstract, Key words, introduction, méthodologie, résultats et discussion, conclusion, bibliographie.

Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2 ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

(Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ;

Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

N.B. : Lorsqu'une citation provient d'une source Internet dont l'auteur est connu, le principe de présentation des sources dans le texte s'applique, à la différence qu'il n'y a pas d'indication de page. Lorsqu'il n'y a pas d'auteur, cette source se place en bas de page.

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : Nom et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone

Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2nde éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Tableaux, schémas et illustrations

Pour les textes contenant les tableaux, il est demandé aux auteurs de les numéroté en chiffres romains selon l'ordre de leur apparition dans le texte. Chaque tableau devra comporter un titre précis et une source propre. Par contre, les schémas et illustrations devront être numérotés en chiffres arabes et dans l'ordre d'apparition dans le texte.

La largeur des tableaux intégrés au travail doit être 10 cm maximum, format A4, orientation portrait.

Références bibliographiques

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

GLEM-POIDI Honorine Massanvi et KANTCHOA Laré, 2012, *Les langues du Togo : état de la recherche et perspectives*, Paris : l'Harmattan.

AWIZOBA Essobozouwè, 2019, « Fonctionnement du nom d'emprunt dans le système classificatoire du kabiyè, *Longbou : revue des langues, lettres et sciences de l'Homme et de la société*, n° 008, pp. 97-110.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

Sources internet avec auteur(s)

Pour les sources internet ou électroniques, les mêmes dispositions relatives à une source bibliographique s'appliquent, à la différence qu'il faut y ajouter le site web, le jour, le mois, et l'année de consultation entre parenthèses, à la fin.

Exemple :

TCHAGBALÉ Zakari et KRA Kouakou Appoh Enoc, 2015, « Le koulango, une langue gur à deux genres », Corela (en ligne), consulté le 10 juin 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/corela/4141>

DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.4141>

Sources internet sans auteur

Une source internet sans auteur se présente comme suit :

« Titre du document » entre guillemets, année de parution, site web, date de consultation entre parenthèses.

Exemple :

« Was ist Kultur? Einführung und Denkanstöße », 2018,
file:///C:/Users/hp/Documents/DOSSIER%20ARTICLES/DOSSIER%208_Interkulturalität_Grenzen/Was_ist_Kultur (23.01.2018).

Remarques :

En cas d'une publication réalisée par deux auteurs, leurs noms sont séparés par la conjonction de coordination « et ». Lorsqu'il y a plus de trois (3) auteurs, il est souhaitable de ne mentionner que le nom du premier auteur apparaissant sur le document suivi de la mention « *et al.* ».

Seules les références des documents cités dans le texte apparaissent, par ordre alphabétique du nom de famille du premier auteur (s'il y en a plusieurs) dans la bibliographie, à la fin de la contribution.

SOMMAIRE

LINGUISTIQUE & ANALYSE DU DISCOURS	1
Renouvellement conceptuel de l’ethos dans <i>Combats</i> de Bernadette Dao	2
KINDO Ousséni	2
&	
SAWADOGO Abdoulatif	2
Règles de formation du numéral en koulango	17
MAHAMADOU Ouattara	17
COMMUNICATION	28
Cinéma burkinabè et culture de la paix : les crises sociopolitiques en question	29
SAM Yacinthe	29
Emprunts dans les émissions audiovisuelles en langues nationales et développement local en Côte d’Ivoire : analyses et perspectives	43
YAO Kouamé Gilles	43
LITTERATURE	56
Écriture réaliste dans <i>Lamordè</i> de Baba Hama	57
KOUMA Bernadin	57
Héroïsme dostoïevskien dans <i>Crime et châtiment</i> : entre morale du crime et utilité publique.....	69
KOUASSI Raphaël Yao	69

LITTERATURE

Héroïsme dostoïevskien dans *Crime et châtiment* : entre morale du crime et utilité publique

KOUASSI Raphaël Yao

Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo

raphkouassi@upgc.edu.ci

Résumé

Le héros dostoïevskien est construit à l'image du leader russe. Sa soif de l'utile est la cause de son hybridité morale. À le lire, on serait tenté de croire à un contrevenant sans expérience et méprisant des normes sociales. En réalité, il en est un. Mais sa contravention ne relève pas de la catégorie des hommes « ordinaires ». Elle épouse la logique criminelle de ceux que le romancier appelle les « extraordinaires » qui entendent l'infraction comme un droit au service de l'utile. Les actes qu'il pose et ses rapports avec les autres personnages remettent en question le sens de la morale communément admise et permettent d'examiner la relativité de la morale au sein des classes sociales et politiques. Le désir d'infraction est pour lui une option essentielle revêtue d'un courage exceptionnel. Cependant, toute infraction, peu importe sa provenance, passera par les tunnels étroits de la justice. Celle de Raskolnikov, le héros du roman, a été négligemment reprouvée par la justice humaine. Mais les échecs de cette justice révèlent les déviations et les imperfections dans la punition des crimes. Ces insuffisances de la justice humaine nécessitent l'apport incontournable de la justice naturelle dont la répression des actes ignobles se passe à l'intérieur de soi-même. C'est une panacée convenable de l'épanouissement de l'homme en société que Dostoïevski promeut. Cet article aborde les causes de l'injustice sociale imputables à la conception du crime et l'application relative de la loi au sein de la société. Sa cohérence scientifique est alimentée et orientée par le questionnement suivant : en quoi Raskolnikov, par son héroïsme, exprime-t-il la morale du crime ? Comment cet héroïsme conceptuel se déploie-t-il dans *Crime et châtiment* ? Quelle idéologie pourrait-on en dégager ? Pour répondre à ces questions, nous avons convoqué d'abord la psychocritique développée par Charles Mauron en vue d'analyser les motivations psychologiques du crime chez le héros. Ensuite, en se fondant sur l'analyse sémiologique de Philippe Hamon qui s'inscrit dans la sémiotique narrative (J. Greimas), nous avons fait ressortir l'« héroïté » du personnage dans l'accomplissement du crime. Enfin, nous avons analysé la « socialité » ou la « sémosis sociale » (Claude Duchet) du texte étudié en vue d'appréhender le personnage en rapport avec un type de société.

Mots clés : Morale du crime, héroïsme, politique, société, utilité publique.

Abstract: The Dostoevskian hero is made in the image of the Russian leader. His thirst for useful things is the cause of his moral hybridity. Upon reading his story, one would be tempted to view him as an inexperienced lawbreaker who despises social norms. Indeed, such is the case. However, his transgressions do not fall within the category of 'ordinary' men. It is in line with the criminal logic of those whom the novelist calls 'extraordinary' characters, who see infringement as a right that serves a useful purpose. His actions and his relationships with other characters call into question the meaning of commonly accepted morality and allow for an exploration of the relativity of morality within social and political classes. For him, the urge to break the law is an essential option requiring exceptional courage. However, no matter its origin, every crime ends up facing the narrow tunnels of justice. Raskolnikov, the novel's hero, has been casually reprobated by human justice. However, the failures of that justice reveal shortcomings and imperfections in the punishment of crimes. These shortcomings of human justice require the inevitable contribution of natural justice, which represses despicable acts within oneself. Dostoyevsky promotes this as a suitable panacea for the fulfilment of man in society. This article addresses the causes of social injustice attributable to the conception of crime and to relativity in law enforcement in society. Its scientific coherence is fuelled and

guided by the following questions: how does Raskolnikov, through his heroism, express the morality of crime? How does this conceptual heroism unfold in *Crime et châtiment* ? What ideology can be deduced from this? To answer these questions, we first drew on Charles Mauron's psycho-criticism to analyse the psychological motivations of crime in the hero. Then, based on Philippe Hamon's semiological analysis, which is part of narrative semiotics (J. Greimas), we highlighted the how the character "became a hero" through the commission of the crime. Finally, we analysed the "sociality" or "social semiosis" (Claude Duchet) of the text studied in order to understand the character in relation to a given type of society.

Keywords: crime morality, heroism, politics, society, public use.

Introduction

La force d'une loi, qu'elle soit juridique, morale ou naturelle, réside dans la fidélité à l'obéissance. Celle-ci, loin d'être un acte volontaire, est motivée par la crainte d'être puni par les moyens dont dispose l'organe qui veille à l'application de la loi. Car, selon Socrate le respect de la loi provient moins de la disposition de l'homme à se conformer à cette loi que du châtiment qui conduit à son respect. Il l'affirme d'ailleurs au sujet de Gygès, à travers ces mots :

Ce serait là une grande preuve que personne n'est juste par choix, mais par nécessité, et que ce n'est point un bien de l'être puisqu'on devient injuste dès qu'on peut l'être impunément. Oui, conclura le partisan de la doctrine que j'expose, l'homme a raison de croire que l'injustice lui est plus avantageuse que la justice ; et quiconque, avec un tel pouvoir, ne voudrait ni commettre aucune injustice ni toucher au bien d'autrui, serait regardé, par tous ceux qui seraient dans le secret, comme le plus malheureux et le plus insensé des hommes ; tous cependant feraient en public son éloge, se trompant mutuellement, dans la crainte d'éprouver eux-mêmes quelque injustice. (Platon, p. 61)

D'un côté, berger au pouvoir invisible, Gygès est un personnage typique de l'injustice universelle qui habite chacun d'entre nous. Ivan Karamazov, ne le souligne-t-il pas quand il affirme : « Tout homme recèle en lui un démon : accès de colère, sadisme, déchaînement des passions ignobles, maladies contractées dans la débauche ou bien la goutte, l'hépatite, cela varie. » (D. Fiodor, 1880, p.339). De l'autre, il incarne la justice humaine fondée sur la nécessité et la crainte de la punition. Si Gygès, du juste qu'il a été, devient injuste par la possession d'un anneau magique qui le dispose au mal, il convient de remettre au centre de la réflexion scientifique la justice sociale à laquelle nous aspirons dans la mesure où ce mythe pose le problème de l'origine de l'injustice sociale et de ses avantages. Raskolnikov, le héros dans *Crime et Châtiment* de Dostoïevski se donne à lire selon cette double nature. En plus d'être le personnage autour duquel gravite essentiellement l'intrigue, il est celui que Dostoïevski présente comme la figure héroïque du roman. De par sa nature de personnage « ordinaire » où l'obéissance à la loi morale le distingue au début de l'énoncé narratif, il prend à la fin du récit celle de l'« extraordinaire » en tant que celui qui s'en rend maître, capable de commettre le crime au profit de l'utilité publique. C'est-à-dire que Raskolnikov intègre par son crime une classe sociale d'élite pour laquelle la liberté d'infraction est aussi permise que la soumission ; pour peu que le crime serve à la société. Ce tissage de l'intrigue conduit à la formulation suivante du sujet : « Héroïsme dostoïevskien dans

Crime et châtime : entre morale du crime et utilité publique ». Il ressort de cette formulation, la préoccupation de savoir, en quoi Raskolnikov est le héros du roman ? Comment son héroïsme est-il bâti ? Sur quelle idéologie repose cette construction dostoïevskienne de l'héroïsme ? Ces questions permettent d'entrevoir que Raskolnikov, vu la récurrence de son rôle actantiel, pourrait être le héros de *Crime et châtime*. En plus, les caractéristiques qui se rapportent à lui, confèrent à ce personnage des traits héroïques singuliers et les motivations implicites d'une telle construction, impliquent une vision particulière du crime. Pour résoudre ces questions, nous convoquerons les approches éclectiques notamment la narratologie qui s'attachera au discours narratif autour des personnages, en particulier du héros. Ensuite, la sémiotique narrative privilégiera les rôles thématiques et actantiels du héros. En outre, la psychocritique de Charles Mauron, la plus imposante, servira à l'analyse des motivations psychologiques du crime du héros. La sociocritique de Claude Duchet, enfin, recherchera les liens réels entre le héros et la société dont il est issu. Loin de légitimer la morale du crime en faveur d'une quelconque utilité, cet article vise à montrer le triomphe de la justice naturelle comme une voie ; face à la justice sociale qui peine à retrouver la justesse de la balance au sein de la contemporanéité en crises.

1. Raskolnikov : de la raison à la déraison

L'objet de cette partie est d'appréhender sémantiquement le héros à travers les signes qui le désignent. Ils se déclinent en deux éléments : comprendre le qualificatif nominatif du personnage et les motifs du crime.

1.1 Présentation du héros

Le héros de *Crime et châtime*, porte alternativement deux appellations que l'on découvre de façon récurrente dans les textes de Dostoïevski quand il s'agit de ses personnages : « Rodion », est une appellation plus affective que désignative. Quant à « Raskolnikov », il se rapporte davantage aux actions déployées par le héros dans le déroulement de l'intrigue.

De son vrai nom Rodion Romanovitch Raskolnikov, Rodia est un étudiant brillant en droit. En sus, il est très intelligent. En dépit de ses qualités intellectuelles et cognitives exceptionnelles, Rodia est en proie à des maladies mentales qui expliquent son narcissisme, son agressivité et son introversion. Il mène une vie solitaire, loin des regards de la société. Il « n'avait pas l'habitude de la foule et, comme nous l'avons dit, ces derniers temps surtout, il fuyait la société de ses semblables » (D. Fiodor, 1867, p.14).

Mais quelle est la provenance de du nom Rodia ? « Rodia » est le dimunitif de « Raskolnikov ». C'est le prénom affectif qu'il porte de sa mère dont l'affection pour ses enfants Rodia et Dounia reste permanente après le décès de son mari. « Raskolnikov », quant à lui, explique Dostoïevski, « tire son nom de celui des Vieux-

Croyants (en russe raskolniki : schismatiques) qui se séparèrent de l'Église officielle lors du grand schisme provoqué par la réforme liturgique du patriarche Nikon au milieu du XVII^e siècle. » (D. Fiodor, 1867, p.8). Obsédé par ses pensées horribles et par le désir de leur exécution, Raskolnikov s'identifie à un schismatique. Sa philosophie de l'utilitarisme l'exclut des hommes « ordinaires », dit-il, dans le roman. Son idéal social d'ascension défie la morale sociale traditionnellement reçue. Il n'y a de loi morale que celle qui passe par sa personne et nourrit ses idéaux. C'est de cette façon qu'il faut le saisir – en qualité de héros révolté du roman.

1.2 Les causes de la déraison

De nombreuses causes sont à l'origine de l'assassinat que commet Raskolnikov. Elles sont d'ordre social, professionnel et familial. La première d'entre elles, et la principale est le poids de la pauvreté prononcée qui occasionne la négligence vestimentaire, et généralement physique du protagoniste. Aussi, le port des « haillons », des « loques » caractérise ce personnage. Révélateurs du dénuement, ces noms communs traduisent le train de vie inconfortable et miséreux de Rodion. Pour tout comble, il habite dans un « tout petit réduit » où « trois vieilles chaises, plus ou moins boiteuses » (D. Fiodor, p.34) sont disposées. Le plus grave des indices de la pauvreté est le désir d'expulsion de Rodia par Prascovia Pavlovna, sa logeuse à cause de l'accumulation de loyers non payés. L'on le découvre dans ce dialogue :

«Prascovia Pavlovna veut porter plainte à la police contre toi », dit-elle. Il fronça les sourcils d'un air sombre.

À la police ? Pourquoi ?

— Tu ne payes pas ton loyer et tu ne t'en vas pas, on sait bien ce qu'elle veut.

— diable ! Il ne manquait plus que cela, marmotta-t-il en grinçant des dents. Non, cela viendrait maintenant fort mal à propos pour moi... elle est sottée, ajouta-t-il à haute voix. J'irai la voir aujourd'hui et je lui parlerai. » (D. Fiodor, 1987, Pp.35-36)

L'accentuation de cet inconfort social surgit avec l'exclusion de Rodia de l'Université. Ces contraintes l'installent davantage dans la précarité ; d'autant que le seul soutien que constitue sa génitrice - elle-même, littéralement affaissée sous le poids d'engagements financiers inextricables et insolubles, qu'elle ne peut honorer -, n'est point apte à lui venir en aide. En témoigne ce passage, véritable indice de l'émotion affective marquée par l'impuissance d'une mère face aux vicissitudes de son fils : unique espoir de la famille :

Tu sais combien je t'aime. Nous n'avons que toi, Dounia et moi ; tu es tout pour nous, tout notre espoir, toute notre confiance en l'avenir. Le Seigneur sait ce que j'ai éprouvé quand j'ai appris que tu avais dû abandonner l'Université depuis plusieurs mois, parce que tu ne pouvais plus subvenir à ton entretien et que tu avais perdu tes leçons et tout autre moyen d'existence. Comment pouvais-je t'aider avec mes cent vingt roubles de pension annuelle ? Les quinze roubles que je t'ai envoyés, il y a quatre mois, je les avais empruntés, comme tu sais, sur le compte de cette pension à un marchand de notre ville, Vassili Ivanovitch Vakhrouchine. C'est un brave homme et il a été l'ami de ton père, mais, lui ayant

donné, procuration de toucher à ma place, je devais attendre qu'il fût remboursé et il vient à peine de l'être ; je ne pouvais donc rien t'envoyer pendant tout ce temps. (D. Fiodor, 1867, p. 37-38)

Le sujet narratif n'ayant plus d'adjuvant, le héros suspend la quête des compétences juridiques. Les conditions familiales pénibles telles l'exclusion, l'exiguïté, le vieillissement, le cumul du loyer sont des opposants à l'atteinte de ses objectifs. A celles-ci s'ajoute la condition sociale. Il n'exerce aucune activité lucrative. Sa seule source c'est sa mère dont l'exposé de sa relation à ses enfants, étale l'amère expérience d'une indigence rampante, au long cours et incompressible qui mine, tout en anéantissant la somme des efforts déployés. C'est de cette misère que naît la dégradation du bien et le fleurissement de la morale du vice. Raskolnikov l'exprime clairement à travers ces mots :

Pauvreté n'est pas vice, cela est une vérité absolue. Je sais également que l'ivrognerie n'est pas une vertu et c'est tant pis. Mais la misère, monsieur, la misère est un vice, oui. Dans la pauvreté vous conservez encore la noblesse de vos sentiments innés, dans l'indigence jamais et personne ne le pourrait (D. Fiodor, 1867, p.16)

Cette affirmation de Rodia suppose qu'une des causes de la déraison, notamment du crime, c'est le manque de plénitude de la raison et de la volonté. Car à l'approche de l'exécution du mal, le jugement de l'homme se suspend. Il perd tout contrôle du bon sens. Et, c'est progressivement, cet affaiblissement de la raison et celui de la volonté qui entraînent l'irréparable. Le romancier le pense, si bien, quand il soutient que « Tout criminel, presque sans exception, subit au moment du crime une défaillance de la volonté et de la raison... » (D. Fiodor, 1867, p.80). Certainement donc, les causes du crime seraient involontaires. Exempte de palliatifs à la misère, à la détresse et au désarroi, la société serait fatalement exposée aux crimes. En effet, le seul choix que Dostoïevski laisse à son personnage, c'est de le propulser dans l'option obscure du crime : exutoire étriqué qu'il lui reste de pouvoir espérer une possible délivrance des siens. La mère du héros, en proie avec l'insoutenable chagrin causé par le musèlement matériel et financier, promène le regard inquiet de l'impuissance du géniteur face aux besoins primaires de sa progéniture. Dounia sa fille, devant sauver son mariage avec Louijine, et Rodion, le fils, dans la cloison de l'abandon des études supérieures, illustrent ces affres impitoyables de cet inconfort existentiel. Toutes choses qui conditionnent, dans la logique du roman, à l'option du crime par le héros.

2. L'Ambivalence du crime chez le héros dostoïevskien

À ce niveau, nous souhaitons examiner la perception du crime dans la société russe à l'époque de Dostoïevski. Il est évident que la morale elle-même diffère d'une classe sociale à une autre. La morale du crime ne l'est pas moins selon la classe sociale. Rodion note dans son article publié après le crime, deux catégories d'hommes : les « ordinaires », c'est-à-dire celle qui respecte rigoureusement et obligatoirement la loi,

et la classe des « extraordinaires » dont la soumission aux lois est relative, et qui dispose du droit de tuer.

2.1 La loi et le crime

La loi, dans son ensemble, vise à la réglementation des rapports humains. Sans elle, le désordre social pourrait être érigé en une autre loi nocive à l'épanouissement social. Elle est :

« (...), en général, la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine. Elles doivent être tellement propres au peuple pour lequel elles sont faites, que c'est un très grand hasard si celles d'une nation peuvent convenir à une autre. (...) Elles doivent être relatives (...) à sa situation, à sa grandeur ; au genre de vie des peuples, laboureurs, chasseurs ou pasteurs. Elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir ; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs, à leurs manières. » (Montesquieu, 1748, p. 87)

Toutefois, une loi qui échappe aux conditions strictes d'application, s'affaiblit et ne sert que de référent juridique. Car la force de la loi est bien sûr la contrainte de sa stricte application dans le fonctionnement de la relation interpersonnelle. Que cela soit entre deux « ordinaires » ou deux « extraordinaires » ou encore entre un « extraordinaire » et un « ordinaire ». C'est à cette loi qu'enfreint Rodion en tuant la logeuse :

[...] ; comme elle était de petite taille, le coup l'atteignit à la tempe. Elle poussa un faible cri et soudain s'affaissa par terre après avoir cependant eu le temps de porter les mains à sa tête. L'une tenait encore le gage. Alors Raskolnikov la frappa de toutes ses forces deux fois, l'une après l'autre, à la tempe. Le sang jaillit à flot comme d'un verre renversé ; le corps s'abattit. Il recula pour le laisser tomber, puis se pencha sur son visage. Elle était déjà morte. Les yeux grands ouverts semblaient prêts à sortir de leurs orbites, le front et toute la figure étaient ridés et défigurés par les dernières convulsions. (D. Fiodor, 1950, p. 94)

Ce meurtre aggravé constitue une infraction sévèrement punie par la loi qui dispose qu'ôter la vie représente le plus haut degré d'infraction du code pénal. C'est la raison pour laquelle la peine encourue par l'auteur d'un meurtre peut aboutir à la condamnation à perpétuité.

En sus, le moyen utilisé, « la hache », un adjuvant de plus, pour accomplir cet acte ignoble de suppression de la vie, ainsi que le choix du moment par le protagoniste, dénotent que le crime est commis avec préméditation. Cette caractéristique intentionnelle et volontaire reconnue au criminel, ici, l'expose à de lourdes sanctions pénales. Le *Dictionnaire de Droit Ohada* fournit plus de détails sur ce type d'infraction, à travers ces précisions :

L'infraction pénale comprend : - un élément légal : le texte prévoyant le fait et sa sanction ; - Un élément matériel : le comportement répréhensible ; - Un élément moral : la conscience d'avoir accompli un fait répréhensible, sauf délit non intentionnel d'imprudence, de négligence ou de mise en danger délibéré de la personne d'autrui. Selon leur gravité, les infractions pénales sont classées en : - crime, sanctionné par la réclusion criminelle de 15 ans à perpétuité ; - délit pénal, sanctionné de peines d'emprisonnement jusqu'à 10 ans, d'amendes et de peines restrictives ou privatives de droit ; - contravention, sanctionnée de peines d'amendes et de peines restrictives ou privatives de droit. (H. A. Bitsamana, p.106)

Par ce crime, un aspect de l'héroïsme de Raskolnikov se révèle : celui qui ose affronter la loi sociale, qui ose se soustraire à ses règles, qui ose remettre en question son application et son effet. Cet acte criminel du héros s'entend comme une insoumission à l'ordre public, ainsi qu'à l'autorité qui l'incarne. La force psychologique qui a défié la force de la loi s'inscrit dans la vertu du courage, et le soin par lequel l'acte est accompli confine à l'outrecuidance d'un maître du crime.

2.2 Raskolnikov, personnage « ordinaire » et le crime

Du latin « *crimen* » signifiant « accusation », le crime est une « transgression particulièrement grave, attentatoire à l'ordre et à la sécurité, contraire aux valeurs sociales admises, réprouvé par la conscience et puni par les lois. » (G. Cornu., 2018, p. 634). Cette qualification gravissime de l'infraction et ses effets s'observent davantage chez le protagoniste qui se montre conscient du respect de la loi et, à laquelle se consacre ce point.

En effet, Raskolnikov en tant que personnage « ordinaire », est présenté par le narrateur comme appartenant à la classe sociale obéissante, celle pour qui la loi semble faite puisqu'il est issu d'une classe sociale démunie à laquelle s'appliquent les effets obligatoires du droit. Le portrait moral que le narrateur fait du personnage (« arrogant » et « intelligent ») s'éloigne de celui d'assassin décrit après le crime. Dans la narration, aucune mention d'infraction de vol, de violence verbale n'est faite avant l'exécution du crime. Par contre, il impressionne même d'autres personnages comme Marmeladov pour qui Raskolnikov possède les traits intellectuels d'un génie et d'un étudiant instruit. Quand le narrateur emploie l'expression « louer ses facultés cérébrales » (D. Fiodor, 1867, p.16) pour caractériser le héros, l'intention n'est qu'insister sur ce trait majeur du personnage. Marmeladov s'étonne d'ailleurs que le héros, si instruit et intelligent qu'il est, ne travaille pas. Cette question que lui pose Marmeladov explique cet étonnement : « Puis-je vous demander si vous faites partie de l'administration ? » (D. Fiodor, 1867, p.15). Ainsi les notions de criminalité et de mépris de la vie du prochain sont-elles inconnues de Raskolnikov.

2.3. Raskolnikov, héros « extraordinaire » et le crime

Le crime examiné dans la conception du héros « ordinaire » est une infraction. Car l'infraction se définit comme un « Comportement actif ou passif (action ou omission)

prohibé par la loi et passible selon sa gravité d'une peine principale, soit criminelle, soit correctionnelle, soit de police, éventuellement assortie de peines complémentaires ou accessoires ou de mesures de sûreté. » (G. Cornu., 2018, p.1175).

Mais quand le crime est considéré sous l'angle des « extraordinaires », il ne revêt pas la même signification. Pour l'homme « extraordinaire », en effet, le crime n'est pas une entrave, une limitation de son action mais un moyen de parvenir à un but jugé utile pour la société. C'est pour cette raison que Svidrigaïlov, un autre personnage du roman pense qu'« un crime isolé [comme celui de Raskolnikov] est permis si le but principal est bon. » (D. Fiodor, 1880, p.538) Cette perception du crime par ce personnage est celle qui justifie les actions des « extraordinaires ». Pour eux, le crime possède potentiellement un but utilitaire. De fait, si son exécution profite à la société, il s'actualise comme tel. Svidrigaïlov insiste d'ailleurs sur les avantages de l'injustice comme nécessaires pour l'intérêt public : « Un seul mal et cent bonnes actions. » (D. Fiodor, 1880, p.538), argumente-il. Cette formule concise et forte de sens confirme la théorie et la morale du crime chez les « extraordinaires ».

« Les meilleures lois, [dit Platon], ne sont pas celles qui ont pour but de développer dans l'État une seule partie de la vertu, telle que le courage, mais celles qui sont propres à faire naître dans l'âme des citoyens et, par conséquent, dans l'État, toutes les vertus à la fois, ou, pour mieux dire, la vertu. » (Platon, 1969, p.11) Cependant, la loi morale semble prendre sens selon la classe sociale. Car, est moral, dans la pensée des extraordinaires, ce qui nourrit l'utilitarisme. C'est l'utile qui préside à l'action, c'est lui qui est la norme suprême. Le crime n'est pas jugé selon sa nature mais selon son but et ses effets produits. Cette considération illégale et immorale du crime pose, en dernier ressort, le problème de la définition du crime. Pour Dostoïevski, le crime peut être perçu comme une infraction quand il ne sert à rien, lorsqu'il ne suscite aucun intérêt, ni à l'homme, ni à la société. Autrement considéré, le crime est un acte de courage, pour Rodion ; c'est ce qu'il laisse entrevoir lorsqu'il affirme : « Je ne voulais que faire acte d'audace, Sonia ; je ne voulais que cela : tel fut le mobile de mon acte ! » (D. Fiodor, 1867, p.326. Perception et attitude qui en disent long sur l'utilité publique du crime chez les « extraordinaires ». L'utilité publique selon ceux-ci est un :

Acte par lequel les pouvoirs publics reconnaissent officiellement l'intérêt qu'en raison de son but une association présente pour la collectivité et qui confère à l'association une capacité élargie ; par ext., le bienfait ainsi octroyé ou le régime applicable aux associations reconnues. (G. Cornu., 2018, p.1823-1824).

Cette définition qui concerne particulièrement les associations infère que la priorité des pouvoirs publics est l'utilité du but de l'action ; c'est son apport public qui compte. C'est, entre autres, la raison pour laquelle le héros de *Crime et Châtiment* a gardé sa morale comme un personnage innocent. Il ne manifeste aucun remords, aucun regret d'avoir brisé une loi légale, morale et surtout naturelle dont la portée excède celle de la légalité. Le narrateur focalise l'attention du personnage et des lecteurs sur la satisfaction pour le héros d'avoir détruit les deux vies pour plusieurs autres et en vue

d'aider sa misérable famille ; aveu que confesse Rodion dans une conversation entre lui et Sonia. Au demeurant, dit-il, pour « se sentir un Napoléon ».

Cet instinct de criminalité dont fait montre le héros s'apparente à la conception de l'utilitarisme du crime. Pour lui, commettre un crime est un droit, voire un devoir mais jamais une déconsidération de la loi, une illégalité. Pour se convaincre dans la position du mal, il a évoqué les personnages historiques et scientifiques dont les actions ont reposé sur le sang des autres au nom de l'utilité publique : « Napoléon B. », « Lycurgue » (fondateur de la Grande Rhêtra de Sparte), « Solon » (précurseur de la démocratie, membre des « Sept sages » de la Grèce antique), « Mohamet », « J. Kepler » (astronome allemand de l'héliocentrisme), « I. Newton ». Ces personnages, fondateurs, législateurs, religieux d'une part, et astronomes, physicien, mathématicien etc. de l'autre, se sont révélés comme les transgresseurs de la loi. Ils se sont arrogé, eux tous, le droit de répandre le sang des innocents sans aucune compassion. Mitia, personnage de *Les Frères Karamazov*, ne dit-il pas ? : « L'utilité publique sert d'excuses à toutes les bassesses. » (D. Fiodor, 1880, p.741). Plus loin dans le récit, le narrateur le qualifie d'« eupatride », c'est-à-dire un bienfaiteur public, vu son soutien matériel à Katerina Ivanovna, la femme de son ami Marmeladov mort par accident.

D'étudiant brillant, Raskolnikov devient un criminel redoutable, et du crime, celui-ci parvient au statut de personnage utile à la société. On en déduit dans ce cas que Raskolnikov incarne le type social des « fondateurs russes », qui pour être héros de la société et être incontournables, se permettent de tuer. Si les extraordinaires se croient supérieurs à la loi, le sont-ils vraiment quant aux sanctions qui en résultent ?

3. Sous la peine de la justice naturelle

Entre crime et châtement, la logique qui devrait les unir les sépare quelquefois. Celle-ci est parfois rompue. Le coordonnant « et », à valeur descriptive du rapport entre l'infraction et la sanction, exprime cet écart. C'est probablement la raison de l'intitulé du roman : *Crime et châtement*. Tout crime est-il nécessairement suivi de châtement ? Le crime du héros a-t-il été puni dans la fiction ? À cette question, nous tenterons d'apporter quelques réponses.

3.1. De l'échec de la justice humaine

Le thème de l'assassinat traverse la plupart des écrits de Dostoïevski notamment *Crime et châtement*. Nous l'examinons ici en rapport avec la sanction prévue contre cette dérive sociale.

« Meurtre aggravé, commis avec préméditation, passible de peines plus lourdes que le meurtre ordinaire » (p.222), l'assassinat d'Alena Ivanovna par Raskolnikov est loin d'être puni. Car l'enquête qui devrait aboutir à la sanction a échoué, à cause de

trois raisons. D'une part, la méthode psychologique de Porphyre Petrovitch, juge d'instruction qui consiste en un interrogatoire, manque d'efficacité et d'objectivité.

C'est ce qui occasionne la culpabilité de Mikolka que rapporte Rasoumikhine dans ses propos :

À propos, te souviens-tu de cet assassinat, l'affaire que Porphyre était chargé d'instruire ? Le meurtre de la vieille, tu sais ? Eh bien, l'assassin a été découvert, il a fait des aveux et fourni toutes les preuves. C'est, figure-toi, un de ces ouvriers peintres que je défendais si chaudement, si tu te rappelles. (D. Fiodor, 1950, p.387).

Le fait que le juge d'instruction se trompe sur le véritable assassin jette le discrédit sur la procédure d'instruction de la justice. Les aveux des présumés, ou encore l'usage d'interrogatoire pour l'établissement de la vérité des faits ne prouvent parfois en rien la culpabilité du criminel. Il arrive que le doute sur les preuves fournies contre un accusé demeure. D'autre part, ces erreurs judiciaires se révèlent ainsi à cause de l'ingéniosité du criminel qui emploie du génie dans la dissimulation des preuves qui peuvent le mettre à découvert. Les interrogations de Rasoumikhine rapportées ici en disent plus :

Croirais-tu que toute cette scène de disputes et de rires qui se passaient au moment où le concierge montait avec deux témoins, n'était qu'un truc destiné à détourner les soupçons ? Quelle ruse, quelle présence d'esprit chez ce blanc-bec ! Vrai, on a peine à le croire, mais il a tout expliqué et fait les aveux les plus complets. Et moi, ce que j'ai pu me tromper ! Mais quoi ! À mon avis, cet homme est un génie, le génie de la dissimulation et de la ruse, de l'alibi juridique, pour ainsi dire et, dans ce cas, il ne faut s'étonner de rien. (D. Fiodor, 1950, p.387).

Alors, par son habileté, Raskolnikov réussit à échapper aux procédés de la justice. Pis, aux yeux des autres personnages, il est innocent. Même Rasoumikhine, un de ses rares intimes, croit que celui-ci n'est guère coupable. Bien plus, une autre raison de l'échec de la justice est l'état mental de Raskolnikov, qui, à chaque séance d'entretien fait la fièvre : état qui dissipe les soupçons à son égard. Or la maladie ne constitue pas une pièce à conviction pour l'instruction d'un fait délictueux. Les efforts de soins apportés par Zossimov en vue de faciliter l'enquête de Porphyre ont été inutiles. Cet échec offre un appendice des failles de la justice humaine.

3.2. Le crime du héros et la peine de la justice naturelle ou morale

La justice humaine ayant raté sa mission de répression contre le crime du héros, Dostoïevski le soumet à la sanction de la justice naturelle : une justice qui ne vient point de l'extérieur mais qui se déploie à l'intérieur, en soi-même, dans la profondeur de l'âme où elle trouve le terreau de sa fécondité. Elle n'offre pas de répit pour celui qui s'en rend coupable.

Le héros de Dostoïevski n'est pas épargné par les coups de cette justice intérieure. La discrétion, la précaution et la ruse qui ont permis à Raskolnikov d'échapper à l'enquête de Porphyre Petrovitch, ne lui serviront plus. L'on comprend son tourment psychologique dans cet extrait que rapporte le narrateur :

Parfois, il lui semblait être alité depuis un mois ; d'autres fois, c'était une seule journée qui achevait de s'écouler. Mais le *fait*, il l'avait complètement oublié. Il est vrai qu'il se disait, à tout instant, qu'il avait oublié une chose essentielle, dont il aurait dû se souvenir, et il se tourmentait, faisait de pénibles efforts de mémoire. Il était pris d'accès de rage, puis de terreur affreuse. Alors, il se dressait sur son lit, tentait de s'enfuir, mais quelqu'un était toujours là pour le maintenir de force, et il retombait épuisé, inconscient. Enfin, il revint à lui. (D. Fiodor, 1867, p.139).

Raskolnikov souffre de l'intérieur. Le châtement de la morale dont il est l'objet est plus insupportable que celui du bain. En effet, la justice intérieure ne se rattache ni à un homme, ni à une société ; encore moins, à une nation mais à Dieu, auteur de l'âme. Ce qui est toléré par les hommes est châtié par Dieu. Après le crime, les nuits du héros sont constamment troublées par des cauchemars, le délire et la torture morale. La paix intérieure cède la place au trouble exprimé par l'accumulation des verbes qui illustrent une crise psychologique pressante : « tourmentait », « troubler », « oppressait », « dévorait ». Ce tourment inhabituel de l'âme du personnage résulte de l'assassinat d'Alena.

3.3. Le triomphe de la justice naturelle de la morale du crime

Après l'échec de Porphyre dans son enquête, le symbole de la justice humaine, et l'échec de châtement contre le crime du héros, il convient de s'appesantir sur les bienfaits de la justice naturelle.

Aux prises avec sa conscience, et donc sous le coup de la justice intérieure, Raskolnikov qui a résisté à la justice humaine jusque-là, accepte d'avouer en premier son crime à Sonia, sa petite amie. De toute évidence, celle-ci est profondément choquée et exprime ainsi son indignation :

Que faire ! s'écria la jeune fille ; puis elle bondit, s'élança vers lui et ses yeux, jusque-là pleins de larmes étincelèrent tout à coup. « Lève-toi ! (Elle le saisit à l'épaule ; il se souleva en la regardant tout stupéfait.) Va tout de suite, tout de suite, au prochain carrefour, prosterne-toi et baise la terre que tu as souillée, puis incline-toi devant chaque passant et de tous côtés en proclamant : « J'ai tué. » Alors Dieu te rendra la vie. Tu iras ? Tu iras ? », demanda-t-elle en tremblant tout entière tandis qu'elle lui serrait les mains convulsivement et le fixait d'un regard de feu. (D. Fiodor, 1950, p.330).

La confession de Raskolnikov à Sonia a brisé le cœur à celle-ci, puisqu'elle projetait en lui l'image de son futur amour. Et, comme l'amour, le véritable, défie les problèmes, Sonia devient le soutien psychologique de Rodion. Les conseils qu'elle donne à celui-ci témoignent de son attachement à ce dernier. L'aveu du crime n'est pas l'œuvre de l'amour mais d'un courage et d'une honnêteté naturelle et contraignante qui rejettent la dissimulation des actes répréhensibles. C'est cette contrainte, surtout ce courage moral qui pousse Raskolnikov à faire le même aveu à sa sœur Dounia :

Dounia chérie, si je suis coupable, pardonne-moi (quoique ce soit impossible, si je suis vraiment un criminel). Adieu, ne discutons pas. Il est temps pour moi,

grand temps de partir. Ne me suis pas, je t'en supplie. J'ai à passer encore chez... Mais va tenir compagnie à notre mère, je t'en supplie. C'est la dernière prière que je t'adresse, la plus sacrée. Ne la quitte pas. Je l'ai laissée dans une angoisse qu'elle aura peine à surmonter ; elle en mourra ou en perdra la raison. Sois auprès d'elle. Rasoumikhine ne vous abandonnera pas. Je lui ai parlé... Ne pleure pas sur moi. Je m'efforcerai d'être courageux et honnête pendant toute ma vie, quoique je sois un assassin. Peut-être entendras-tu encore parler de moi. Je ne vous déshonorerai pas, tu verras, je ferai encore mes preuves... En attendant, adieu (D. Fiodor, 1950, p.560)

Révélatrice du poids psychologique et du soutien potentiel qu'il constituait pour sa famille, la prière de Raskolnikov pour sa mère traduit également le niveau de profit familial qu'il espérait de ce meurtre crapuleux. Le courage du héros atteint à son paroxysme lorsqu'il décide d'avouer son crime au commissariat et d'en supporter sans ménagement les lourdes conséquences ; le narrateur révèle cette ferme décision en ces mots :

Le jeune homme repoussa le verre, et d'une voix basse et entrecoupée, mais distincte, fit la déclaration suivante : « *C'est moi qui ai assassiné à coups de hache pour les voler à la vieille prêteuse sur gages et sa sœur Lisbeth.* » Ilia Petrovitch ouvrit la bouche. De tous côtés on accourut... Raskolnikov renouvela ses aveux... (Dostoïevski, 1867, p.589).

En dépit de son crime, le héros se caractérise par l'honnêteté, le courage à défier les griffes de la justice humaine, la confiance, la détermination et l'endurance. Plus tard, la peine (corvée) qu'il purge en Sibérie, est révélatrice de la légèreté des sanctions judiciaires réservées aux crimes ; et, ce, quelles que soit leur nature. Le champ s'ouvre ainsi pour un plus grand crédit à la justice naturelle. Ainsi, le programme narratif du héros qui consiste à sauver et à se rendre utile par le sang se heurte à la répression de la justice qui se révèle inefficace à empêcher les crimes sociopolitiques, à traquer les criminels et à réprimer les crimes. L'hésitation, les erreurs de la procédure d'instruction comme celles de Porphyre Petrovitch, l'inadaptation des sanctions infligées aux auteurs des crimes qui la caractérisent favorisent et renforcent la partialité de la justice. Tout bien pesé, au lieu d'être un opposant sévère contre le crime la justice humaine devient pour le héros un adjuvant précieux. Le véritable opposant aux déviations sociales, c'est la justice naturelle. C'est par elle que le héros passe aux aveux, se rend lui-même à l'appareil judiciaire pour se faire punir par la suite. Au dire de Dostoïevski, la justice naturelle supplée aux carences et autres défaillances de l'organisation judiciaire et de ses panoplies de méthodes. Pour être comblées, ces failles nécessitent le recours à cette forme de justice qui relève plus de l'intériorité, du courage personnel résultant des tortures morales du sujet – parvenu à des supplices psychologiques insupportables -, et d'une "injonction impérative" de se libérer du fardeau occasionné par la teneur du forfait.

En sus, avec les procédés de dissimulation des preuves, Raskolnikov se montre comme un chevronné du crime alors qu'il n'en a pas l'habitude. Mais le pouvoir-faire du héros, son savoir-faire, son vouloir-faire et son devoir-faire qui lui ont été communiqués par

l'imitation des leaders politiques et sociaux de son époque, l'aident à avancer dans la quête de l'objet désiré et à exécuter ce programme narratif. Ce parcours narratif, dépeint la frivolité de la société russe qui peine à préserver les vies et qui voit l'injustice comme une vertu possible au service du progrès social. En outre, les éléments constitutifs du destinateur notamment la misère, le non-emploi, les endettements et la détresse contribuent à forger la volonté du héros de parvenir à la réalisation de son programme projeté. Enfin, la famille et la société russes pour lesquelles il part à la conquête de l'objet – recherche d'aisance matérielle et financière –, l'inspirent et l'encouragent à aplanir les sentiers du succès.

En analysant ces rôles actantiels, nous remarquons le privilège accordé à l'unité des rôles des acteurs narratifs. Rodion, le héros reste le sujet jusqu'à la fin du récit. C'est également la même remarque qui est faite au niveau des autres personnages. La justice, l'opposant, ne change pas, non plus. Cependant, la remarque la plus cruciale à noter se situe au niveau de la façon d'assumer ces rôles. La justice, l'opposant ne l'est pas tout à fait. La forme de sanction employée contre le crime s'entendrait comme de l'injustice. Etant injuste dans la sanction, la justice manque à son rôle, à sa fonction sociale en tant qu'appareil de régulation. Elle ne l'assume pas pleinement. Le héros quant à lui assume son rôle par le courage qu'il incarne. Mais il laisse entrevoir des valeurs héroïques hybrides. Il défend à la fois le vice utile et la vertu qui lui attribuent des traits moraux difficiles à cerner. Il campe par ses traits le lecteur dans un monde fictionnel quoique réaliste.

Conclusion

En définitive, l'on retient que l'héroïsme dostoïevskien consiste à tuer pour servir et se rendre utile. Il se structure sur le leadership des classes privilégiées. Les caractéristiques de cet héroïsme se jouent entre le sens du devoir et l'utilitarisme. Dostoïevski considère le crime comme un acte de courage qui nourrit toute une vision. L'on est tenté d'en déduire la raison pour laquelle ce phénomène social et politique est répandu en Russie et ronge ses fils. Ce penchant entraîne une forme d'angoisse généralisée et des passions criminelles incontrôlées, privant ainsi l'individu d'épanouissement social. Raskolnikov, en dépit de son désir de ressembler à Napoléon, n'a pas connu de véritable joie, le bonheur historiquement associé à son inspirateur. Par ce héros, Dostoïevski soulève les questions majeures du leadership social et politique : le sens de la morale et celui de la raison. Il pose le problème de la relativité de la morale et de la justice sociale. Car chaque société, chaque peuple et chaque classe sociale ; voire, chaque individu a sa façon de concevoir ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Le romancier convoque le vice et la vertu à son service pour que l'utile, la loi fondamentale de la morale du leader, soit accompli. Et c'est justement face à ces dérivations multiples de la morale et des choix individuels des citoyens que se dresse la justice – incarnée par le droit positif - comme norme sociale qui organise et régule l'interaction sociale. Même si elle n'a pas toujours satisfait les attentes et la confiance

placée en elle, elle essaie de sanctionner les déviations, les abus et torts causés dans la gestion de l'interaction sociale – en faisant baisser les actes répréhensibles et autres crimes aux conséquences nuisibles. Ce roman de mœurs de Dostoïevski, est également psychologique ; il invite tant à l'humanisme, qu'à l'usage du bon sens : la seule source projetée du bonheur social. Dostoïevski approuve la foi en Dieu comme solution à la déshumanisation de la société et à l'imperfection des œuvres humaines. Cette option idéologique place le romancier russe dans la catégorie des philosophes existentialistes qui centrent la réflexion sur la tragédie de la condition humaine.

Références bibliographiques sélectives

BITSAMANA Hilarion A., *Dictionnaire de Droit Ohada*, version numérique 229 p.

CORNU Gérard, 2018, *Vocabulaire juridique*, Association Henri Capitant, Paris, 12^e édition mise à jour « Quadrige », PUF, janvier, 2300 p.

DOSTOÏEVSKI Fiodor, 1950, *Crime et châiment*, traduit du russe D. Ergaz, Bibliothèque électronique du Québec, collection à tous les vents Volume 547, Paris, Gallimard, 783 p.

DOSTOÏEVSKI Fiodor, 1880, *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, Folio classique, no 2655, 811 p.

DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Nathan.

GÉNETTE Gérard, 1983, *Nouveau discours du récit*, Paris, Le Seuil, 435 p.

GREIMAS A. Julien, 1974, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 131 p.

GREIMAS A. Julien, 1970, *Du sens*, Paris, Le Seuil, 126 p.

JOUBE Vincent, 2006, *La Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 192p.

MAURON Charles, 1963, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Introduction à la psychocritique, Paris, José Corti.

MONTESQUIEU, 1748, *De l'esprit des lois*, Genève, Barrillot, 268 p.

PLATON, vers 380 avant J.-C., *République*, livre deuxième, version numérique, 595 p.

PLATON, 1869, *Les Lois*, Paris, Charpentier, Libraire-Éditeur 28, Quai du Louvre, 28, 373 p.